D'ailleurs ce n'est pas ma maison

TIPHAINE LE GALL

la manufacture de livres

D’ailleurs,
ce n’est pas ma maison

De la même autrice

La Fille près du feu
La Manufacture de livres, 2024

Le Principe de réalité ouzbek
La Manufacture de livres, 2022

Je suis un monde
Les Petites allées, 2022

Une ombre qui marche
L'Arbre vengeur, 2020

Tiphaine Le Gall

D'ailleurs, ce n'est pas ma maison

la manufacture de livres

L'autrice a bénéficié pour la rédaction de ce livre
d'une résidence de création à la Maison Julien Gracq

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-298-7

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je remercie Françoise et Christophe de m'avoir accordé leur confiance pour l'écriture de ce livre.

Je suis resté longtemps dans cette maison
Personne n'est venu
Mais tous les jours et tous les jours
Je vous ai attendue.

Jacques Prévert, Dans ma maison*, Paroles*

PREMIÈRE PARTIE

Quand mon père m'a appelée pour m'annoncer la mort de Louise, j'étais dans la cuisine. Je venais d'essorer la salade. Il m'a dit : Louise est morte, et j'ai posé les yeux sur les feuilles de laitue qui tournaient encore dans le panier. Fraîches, délicatement lobées, elles étaient d'un vert indécent. Alors, j'ai regardé plus haut : L. était déjà attablé, et J. finissait de mettre le couvert. E. gesticulait joyeusement, le transat se balançait en rythme. Voir mes enfants, la vie grouillant en eux, était fascinant et insensé.

Le visage de la mère de Louise, le jour de l'enterrement, était aussi gris que ses cheveux. Elle semblait ne tenir debout que dans un équilibre précaire, soutenue par son mari, minuscule comme elle. Les yeux rivés sur les graviers, ils ont remonté l'allée qui menait à l'église, et j'ai encore été tentée de regarder au loin pour capter ce qui m'échappait. Une nuée d'étourneaux ondulait comme un drap et

s'est posée dans le champ fraîchement labouré qui coiffe une colline sur les contreforts du Menez Hom. Le paysage restait déchiffrable quand les événements étaient absurdes. Je portais E. dans une écharpe, il était si petit qu'il dépassait à peine de ma gorge. Pendant la cérémonie, j'ai dû m'éloigner, car il s'agitait et faisait de petits bruits.

À la sortie de l'église, le compagnon de Louise qui portait le même prénom que mon compagnon de l'époque, le père de mes enfants, était seul près du portail. Je le connaissais peu, je ne savais pas quoi lui dire, mais je me suis approchée. Il m'a prise dans ses bras et serrée très fort. Il a éclaté en sanglots. Je me suis sentie à ma place, ce qui est une chose difficile lors d'un enterrement. Il a pleuré dans mes bras, et, un an plus tard, il était mort à son tour. Sans qu'on sache précisément de quoi. On a tous pensé qu'il était mort de chagrin, tout simplement. Comme ça, à trente ans.

Je ne voyais plus beaucoup Louise, nos vies avaient pris des chemins différents, mais nous gardions l'une pour l'autre une amitié, une tendresse faite de souvenirs d'enfance et d'adolescence. Nous nous connaissions depuis toujours, puisque nos parents étaient amis avant notre naissance. Kiki, le père de Louise, avait grandi dans le même village que mon père, en centre Bretagne. Mais à cette époque-là, ils ne s'approchaient pas : Kiki avait redoublé plusieurs fois, c'était un mauvais garçon, turbulent, qui jurait et jouait la provocation. Il ne travaillait pas, répondait aux professeurs, excellait dans la roublardise. Mon père, lui, servait à l'office le dimanche et balançait l'encensoir. Kiki, l'enfant belliqueux, le fascinait et l'horrifiait. Un jour, il en avait parlé à sa mère, gravement : Je connais un enfant qui ira en enfer.

Une mauvaise chute à mobylette avait changé la donne alors qu'ils étaient tous deux étudiants à Nantes. Mon père et sa clavicule brisée s'étaient fait secourir par Kiki qui l'avait affublé d'un béret de chasseur alpin, et fait monter dans sa voiture. Sur le trajet, il lui avait demandé de tenir le volant de son bras valide pendant qu'il lisait le journal en conduisant. Mon père avait ri, le drame s'était transformé en farce ; cet épisode avait scellé leur amitié.

Quelques années plus tard, Kiki lui avait présenté Pépette, sa petite copine. Mon père l'avait saluée, elle lui avait répondu d'un petit signe ; elle écoutait en même temps de la musique au casque et dodelinait de la tête.

Kiki avait attiré mon père à l'écart : Comment tu la trouves ?

– Elle a l'air sympa, avait répondu mon père.

– Ah ! Heureusement que tu ne m'as pas dit qu'elle était jolie ! Elle est moche comme un cul.

– Kiki, tu exagères !

– Moi j'exagère ? Il avait haussé la voix : Hé, Pépette, hein que t'es moche comme un cul ?

Et Pépette, très délicatement, avait retiré son casque et s'était glissée près de lui, chatte gracieuse qui avance à pas de velours. Elle l'avait embrassé sur le crâne et avait susurré : Oui, mignon.

1.

Cette nuit, je me suis réveillée, le cœur pris dans un étau qui m'a maintenue en état d'alerte des heures durant. Je me suis finalement rendormie, après avoir écrit un livre entier dans ma tête.

Aujourd'hui, j'ai acheté un cahier, et c'est en écrivant la date du jour que j'ai réalisé que c'était l'anniversaire de la mort de Louise.

Depuis neuf ans, cette date est marquée par des événements, bons ou mauvais. Un accident dans quelque coin du monde qui provoque la mort de migrants, une fusillade à Strasbourg, la mort de la mère d'un élève au terme d'une longue maladie, l'annonce d'une naissance, un premier baiser. Je pense chaque fois que ces événements sont liés à sa présence fantomatique, depuis l'au-delà où elle se trouve.

2.

Ma journée s'est ensuite déroulée dans la tension du livre que j'avais écrit dans ma tête pendant la nuit. Je ne sais pas répondre à la question : Comment ça va ?

J'ai la tentation de répondre que ça va toujours plus ou moins mal. Mais que, dans les multiples nuances de la précarité, je vis malgré tout, et que j'ai même des moments de joie, voire, à quelques instants très précis, des étincelles de légèreté. Je n'aime pas la joie mauvaise, sinistre, que j'affiche quelquefois. La mélancolie peut être légère aussi, et en cela plus supportable qu'une joie lourde et insincère.

3.

J'aurais pu prendre la peine de me lever cette nuit pour écrire ce que j'avais dans la tête. Sans compter que ça aurait peut-être apaisé mes angoisses. Mais il aurait fallu trouver une feuille pour écrire et, dans l'intervalle, l'inspiration se serait de toute façon envolée. Il y a des oiseaux si craintifs qu'il n'est pas besoin de les approcher pour les faire fuir. Dans ce livre, il n'était pas question de Louise, et je ne sais même plus très bien quel en était le propos, mais il était évident qu'il me fallait un grand cahier, et je n'en avais pas.

Je suis allée à la papeterie durant la pause de midi, j'ai eu du mal à en trouver un qui me convienne, j'ai failli repartir les mains vides et ajourner mon projet d'écriture. D'avoir tourné, indécise, dans les rayons, je suis arrivée en retard au cours de l'après-midi, et je me suis mise à parler à mes élèves de l'amour impossible d'Antiochus pour Bérénice. Je leur ai dit que la tension de cette tragédie reposait sur presque rien. Titus annonçant à Bérénice qu'il ne l'épousera pas. Toute la pièce tourne autour de cet aveu. Une vie repose parfois sur quelques mots. Ça me semble absurde, et c'est comme ça.

Il n'est pas rare que je me rende compte en faisant cours à mes élèves que ce dont je leur parle à propos d'une œuvre littéraire concerne ma vie directement. Ma vie a basculé il y a deux ans sur quelques mots prononcés sans réfléchir devant le père de mes enfants. C'est absurde, mais c'est comme ça. On dit des mots, et ensuite on vit avec pour le reste de son existence.

4.

C'est le maire du village qui a annoncé la mort de Louise à ses parents. Je me suis repassé la scène comme je l'ai imaginée dans ma tête, des dizaines de fois, à tel point que je la vois, comme dans un film. Le plan est large et englobe le crépi de la maison. On distingue un morceau de ciel sale au-dessus du toit. Il sonne à la porte, et c'est Pépette qui ouvre. Elle a noué à la hâte un peignoir autour de sa chemise de nuit, c'est samedi, et il est encore tôt. Il entre, et je reste à la porte. Le film s'arrête là. Je repasse la séquence, encore et encore, sans jamais parvenir à m'approcher du feu qui a transpercé les parents de Louise à l'instant où le maire, qui savait ce qu'il allait dire, a fait exister la mort de Louise en prononçant quelques mots.

5.

J'aime les histoires qui commencent par des fins, quand il n'y a plus d'issue possible. On croit que c'est fini, mais on passe de l'autre côté du miroir, et on observe ce qu'il y a derrière. Car il y a toujours, malgré tout, quelque chose, après.

Dans le livre que j'ai écrit dans ma tête cette nuit, il n'était nullement question de la mort de Louise. Je vois bien que ce début commence par s'éloigner du but, mais je laisse faire. C'est le propre de toute histoire, de nous emmener ailleurs que là où l'on pensait arriver.

Dans le monde où j'ai grandi, les personnes portaient des noms de dessins animés. Le père de Louise s'appelait Kiki, sa mère Pépette. Moi, on ne m'appelait jamais autrement que Titi, et ma propre mère s'appelait Bethou. J'étais déjà grande quand j'ai découvert que ce n'était pas son vrai prénom. La frontière entre le réel et l'imaginaire était poreuse. Tout flottait dans une gaze empreinte de ferveur mystique, c'est-à-dire de magie, comme dans les contes. Les morts étaient présents parmi nous, nous regardaient et nous approuvaient. Il était évident que Dieu était partout. Qu'il ne pouvait rien m'arriver de mauvais, car il veillait sur moi. Je lui rendais ses égards distraitement, en égrenant quelques prières que je ne comprenais pas. Je faisais semblant de chanter à la messe, tout en guettant le moment de l'eucharistie, qui annonçait la fin de l'office. On pourrait dire, dans ces conditions, que j'ai eu une enfance préservée.

Mon enfance était entièrement contenue dans le jardin de notre maison familiale, à Rennes : un espace clos sur lequel l'hostilité du monde n'a pas de prise. J'avais conscience du privilège qu'il constituait et je me rengorgeais de mon grand jardin de ville, de son verger qui prodiguait des fruits en abondance, de ses mille recoins comme autant de cachettes qui *m'appartenaient*. Je me balançais sur le portique, me suspendais par les jambes au trapèze, m'enivrais de l'odeur du chèvrefeuille, lançais des balles à mon chien, grimpais à la cime du cerisier. La maison, haute de deux étages, noble et racée avec ses imposantes balustrades en fer forgé et ses pierres de schiste rouge, constituait un rempart qui me protégeait de l'extérieur. D'ailleurs, elle avait traversé deux guerres. Elle était un visage familier troué d'yeux en fenêtres. Tout ce qui était à l'extérieur de ce jardin n'existait, pour ainsi dire, que de façon périphérique. Tout ce qui avait trait au monde hors de mes jeux d'enfant concernait le monde des adultes, et m'intéressait fort peu.

J'invitais mes copines à jouer chez moi. Nous jouions à la marchande, aux Barbie, et surtout aux histoires de personnages qu'on inventait et qu'on incarnait. Nous étions des animaux de la forêt,

des héroïnes de contes, des petites sirènes. La maison et le jardin s'étendaient et se modelaient à la mesure de nos rêveries.

J'entraînais mon petit frère. Je nous affublais chacun d'une grande serviette de plage nouée au cou qui tombait derrière nous comme une traîne. Puis je l'emmenais tout en haut, au dernier étage, et il s'agissait de descendre d'une traite tous les escaliers, de la soupente à la cave, en laissant voleter derrière nous les pans de notre cape : nous étions à ce moment-là la méchante reine de *Blanche-Neige,* quand elle dévale les marches du donjon pour se transformer en sorcière.

6.

Mon instituteur de CM2 m'a appelée. Il venait de lire mon dernier livre, avait obtenu mon numéro de téléphone par une amie de ma mère, et m'exprimait son émotion. J'étais touchée aussi, mais cette conversation était tout de même absurde : la dernière fois que nous nous étions parlé, j'étais plus jeune que mon fils aîné et à peine plus âgée que mon fils cadet. Je lui ai dit que je passerais le voir la prochaine fois que j'irais à Rennes, où ma mère vit toujours. Je ne lui ai pas dit que je n'allais presque plus jamais à Rennes, tant je m'y sens dans l'inconfort d'un lieu qui me plonge la tête dans le seau des souvenirs d'enfance, jusqu'à la nausée.

7.

Mes enfants sont pressés de grandir comme le sont tous les enfants, mais je les trouve toujours trop grands par rapport à l'idée que je me fais de leur enfance. Je conçois que je voudrais retenir quelque chose d'eux qui serait un *nous* qui n'existe plus. Je pense parfois, en ce moment particulièrement, à la séparation, à l'éclatement

de la famille, et la peine que cela leur a causée me ravage le cœur.

8.

J'ai remarqué que la faim aiguisait mes sensations et mon appétit sexuel. Et aussi que les pensées s'affinaient avec le corps. J'ai constaté que la fatigue n'avait rien à voir avec le sommeil. Je dors parfois très peu et je me sens d'une grande clairvoyance. Il m'arrive de passer des nuits réparatrices qui ne me soulagent de rien. Parfois, le sommeil me fuit durant des semaines, et je me sens épuisée au point d'avoir envie de mourir. Je connais quelquefois des nuits sans réveils, au mieux quatre ou cinq d'affilée.

9.

Au début de l'été, au cours d'une période d'insomnies particulièrement éprouvante, je suis allée consulter le médecin. Elle m'a expliqué que je faisais une dépression. Elle m'a prescrit des somnifères, des anxiolytiques et des antidépresseurs. J'ai pris les somnifères, essayé les antidépresseurs, mais arrêté au bout de quelques jours. Ma bouche gardait le goût acide de la poudre, mes bras fourmillaient, et je n'avais plus aucun désir. J'ai ensuite fait l'amour avec un homme, mais j'étais habitée par la pensée d'un autre, alors mon corps s'est bloqué. Il y a quelques jours, je suis retournée voir ce même médecin, parce que j'avais attrapé la Covid. Elle ne m'a pas parlé des antidépresseurs, ni de ma dépression, comme s'il s'agissait de deux fonctions du corps parfaitement hermétiques.

10.

Louise a été retrouvée morte au matin du 6 décembre 2014 dans son salon. Elle avait pris des médicaments, mais on ne sait pas si elle avait l'intention de se suicider ou juste de dormir longtemps. On avait le même âge, c'est-à-dire vingt-neuf ans.

11.

Je ne pensais pas qu'on pouvait trouver de la compagnie auprès de plantes en pot. Mais force est de constater que la vie de mes plantes vertes me captive de plus en plus. Leur croissance m'intéresse. Leurs maladies me désolent. J'avais auparavant du respect pour le règne végétal, mais le soin prodigué aux plantes en général et d'intérieur en particulier m'était étranger. Les conversations qui tournaient autour du jardinage m'ennuyaient plus que celles qui concernaient les animaux de compagnie. Quand je me suis séparée du père de mes enfants et que j'ai commencé à vivre seule une semaine sur deux, le chat est parti. Il a fini par ne plus revenir du tout, et j'ai eu l'impression d'être quittée deux fois.

12.

Ne pas écrire me plonge dans une vulnérabilité plus grande que la maladie. La Covid m'a donné l'impression d'évoluer dans un état d'ivresse qui n'était pas déplaisant. Les vertiges m'ont quelquefois laissée penser que je pourrais tomber, mais ils m'ont aussi permis de décrocher d'une hauteur où je me crois perchée. Ma situation présente ne laisse aucune perspective à l'avenir. Je sais que tout est transitoire. Malgré cela, je ne parviens pas

à me ressentir dans la durée. C'est un grand problème. Je suis trop sceptique pour penser que l'avenir aura lieu. Mon doute s'apparente peut-être à une forme de superstition. Je crois n'avoir jamais rien entrepris pour plus tard, en songeant « dans un an », ni même « dans six mois ». Tout est vécu dans une éternelle immédiateté. J'y vois le signe d'une immaturité et j'en ai honte. À l'âge que j'atteins, les années et les saisons s'accumulant, j'ai pourtant des preuves répétées de la stratification du temps.

Chaque année, à la Toussaint, nous prenions la route pour nous rendre dans le Finistère. Notre pèlerinage comportait certaines étapes, toujours les mêmes. Nous nous arrêtions dans des villages déserts, dont je ne connaissais que le cimetière. Nous marchions dans des allées de pierres tombales, et nous nous arrêtions devant l'une d'elles dont les noms ne m'étaient pas plus familiers que ceux des voisins. Chaque fois, mes parents m'expliquaient qui était couché là, en dessous. Je confondais tout, aussitôt. Les ramifications de l'arbre généalogique s'emmêlaient dans ma tête. C'étaient pourtant des personnes proches, mes grands-parents et arrière-grands-parents, avec qui mes parents avaient vécu toute une vie, avant ma naissance. Un monde qui m'avait précédée et qui m'était hermétiquement étranger.

Mes parents arrosaient les pots de bruyère et les fougères. Ensuite, ils restaient un moment

silencieux, les mains jointes, puis ils se signaient, et il y avait de nouveau le droit de parler et de bouger. Il ne fallait pas les déranger pendant le recueillement. J'ai appris très tôt le sens de ce mot : un intervalle de temps sacré, où l'on ne parle pas. Mais que faisaient-ils, retranchés dans ce mystérieux silence ? Je prie, m'avait expliqué mon père. Je parle à grand-mère, disait ma mère. J'en avais conçu que, face à un mort, il fallait avoir de grandes pensées. Mais mes pensées dans ces moments-là étaient singulièrement triviales. Il faisait froid. Je savais qu'on s'arrêterait sur le chemin acheter des crêpes, ou qu'on rendrait visite à Guigui, la vieille nourrice de mon père. Heureusement, je connaissais les prières. Je les récitais lentement dans ma tête. Car parler à des morts que je n'avais pas connus, ces grands-parents intimidants, figés dans des photos sépia, c'était trop compliqué. Je vous salue Marie, pleine de grâce… J'ignorais le sens du mot « grâce ». Comme celui de « fruit de vos entrailles », « sanctifié », « offense ».

Mes parents n'avaient pas de parents. J'étais un aboutissement : celle du bout de la lignée. Je ne projetais rien dans un avenir qui ne soit une abstraction. Je ne songeais pas un seul instant que j'aurais moi aussi, peut-être un jour, des enfants, et que l'histoire, d'une façon ou d'une autre, se

poursuivrait. J'étais, de toute éternité, la seule fille de mes parents, entre deux frères, et il était évident que, dans cette orchestration de conte de fées qu'était mon enfance, j'étais la princesse.

Nos excursions dans le Finistère se terminaient chez Kiki et Pépette. Ils habitaient une petite maison à l'orée du village de Saint-Nic. La route menant chez eux sinuait à travers les champs et se perdait derrière un virage. Dans l'échancrure des collines, on voyait l'horizon égal de la mer.

La campagne était immense et la maison, toute petite. Les bibelots encombraient les pièces. Pépette collectionnait les figurines de tortues. À la naissance du frère de Louise, on avait divisé sa chambre en deux, pour que chacun puisse avoir son petit espace. À l'arrivée de leur sœur, on avait aménagé le grenier au-dessus du garage. Dans sa toute petite mansarde, Louise avait suspendu ses peluches à un fil avec des pinces à linge. Quand on pouvait, on filait au jardin, ou on partait se promener dans les quelques rues du village. Les

parents nous laissaient libres d'aller et venir, car il n'y avait nulle part où aller ; le village se résumant à un embranchement de trois rues qui se rencontraient devant l'église. Un certain nombre de fermes alentour étaient habitées par des oncles et des tantes de Louise. Depuis un temps immémorial, ses aïeux vivaient ici. Elle connaissait aussi très bien la tenancière de l'unique commerce, une épicerie-droguerie où l'on s'achetait, chacune, un Malabar.

Le cimetière enceignait l'église, elle-même trônant au centre du village. Une de nos activités favorites était d'arpenter les allées de tombes. Nous lisions les plaques mortuaires, nous nous émouvions des roses en faïence, commentions l'esthétique des pierres tombales. Nous avions nos goûts : certaines tombes en ciment très ouvragé étaient ternes, nous leur préférions les marbres veinés de noir qui reflétaient la lumière. Nous calculions la longévité des uns et des autres aux dates gravées sur la stèle, nous inventions les vies des morts. *Ils étaient mariés, elle est morte jeune, et lui juste après : il a dû mourir de chagrin, c'est sûr. Ça arrive, vraiment ? On peut mourir de chagrin ? Et mourir d'amour ? Et lui, le pauvre, il est tout seul dans son caveau, il n'a même pas eu d'enfants. D'ailleurs, tu vois bien : personne ne vient fleurir sa tombe.*

C'est que la Toussaint révélait des différences de traitement qui paraissaient, à nos yeux d'enfants, d'une cruelle injustice. Certaines tombes étaient visitées, fleuries, entretenues. D'autres étaient totalement laissées à l'abandon. La sensibilité de Louise, son empathie colossale s'exaspéraient. Alors, nous jouions les justicières. On subtilisait les bouquets des tombes les mieux garnies pour les offrir aux laissés-pour-compte. On renversait les générations : « À ma fille chérie » atterrissait sur la pierre d'une femme qui aurait pu être son arrière-grand-mère. On agrémentait le tout de gerbes de marguerites que nous trouvions le long du chemin, et Louise répétait : *Déjà que c'est pas de chance d'être mort, si en plus personne ne vient fleurir leur tombe…*

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
RELECTURE

ANNE ECHENOZ
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2026